

Poésie à volonté avec Marina Tsvetaeva

PAR PATRICE BERAY
ARTICLE PUBLIÉ LE VENDREDI 18 DÉCEMBRE 2015

L'histoire qui a été cruelle avec Marina Tsvetaeva semble bien décidée à la servir comme peu de ses grands contemporains russes de la première moitié du XX^e siècle. La parution aux éditions des Syrtes de la somme de sa *Poésie lyrique* marque un véritable aboutissement dans la réception de sa poésie en France.

L'ironie de l'histoire, ce trait qu'on lui connaît, ne pouvait être que spectaculaire dans le cas de **Marina Tsvetaeva** (1892-1941). L'histoire, cette créature de millions d'hommes que décrit Anna Akhmatova dans un **poème** qu'elle lui dédie, ne pouvait que se tenir dans son dos, comme si elle menaçait de dévorer à rebours les pages de sa vie. Et voici, au fil d'un temps étiré néanmoins, que l'histoire paraît décidée à la servir comme peu de ses grands contemporains de la première moitié du XX^e siècle.

[media_asset
eyJtZWRpYSI6eyJpZCI6IjU2NmVkZDcwMjRkZTNkNDg1ODhiNDU1ZmZlLnBhdGgiOiJmaWxlLWwMjAxNVwv
dernières décennies ont ainsi vu, conjointement à d'importants pans de sa correspondance, l'établissement aux **éditions des Syrtes** de ses *Carnets* (2008) sauvés de l'oubli par sa fille Ariadna, puis la parution en deux tomes aux éditions du Seuil de sa *Prose autobiographique* (2009) et de ses *Récits et essais* (2011) parachevant le cycle entrepris par Clémence Hiver.

Mais si la réception de sa poésie a été continue à partir du travail pionnier d'Ève Malleret dans les années 1980, il y manquait une édition ordonnée de ses poèmes. La publication aux éditions des Syrtes de la quasi-totalité de sa poésie lyrique sonne donc comme un aboutissement dans la réception de Marina Tsvetaeva en France. Et c'est aussi le travail d'une vie qu'y livre la traductrice et maîtresse d'œuvre de cette somme considérable, Véronique Lossky. Quelque 1 100 poèmes sont ainsi restitués, en veillant pour la plupart d'entre eux à l'ordre chronologique de leur création auquel tenait la poète.

Surtout, les deux volumes ainsi mis au jour, l'un comprenant les « Poèmes de Russie (1912-1920) », l'autre les « Poèmes de maturité (1921-1941) », sont constitués à partir des ouvrages que Tsvetaeva a elle-même composés. Véronique Lossky a volontairement laissé de côté les longs poèmes plus narratifs, dits épiques, de la période pragoise (1922-25), *Le Poème de la montagne* et *Le Poème de la fin*, tant mis en valeur par Ève Malleret, et que beaucoup considèrent comme le grand œuvre de Tsvetaeva.

De même, le lecteur qui a nourri sa passion pour l'auteur à partir de recueils établis en piochant diversement dans son œuvre (*L'Offense lyrique*, par exemple) ne manquera pas d'être saisi par l'extraordinaire profusion de poèmes que Tsvetaeva n'a pas incorporés, de son vivant, dans les livres qu'elle destinait à publication. Véronique Lossky a ainsi pu ménager de volumineuses sections « d'autres poèmes », notamment autour des ouvrages publiés en Russie (*Extraits de deux livres, Verstes I et II, Psyché – Romantisme, Le Camp des cygnes*).

Dans la préface au premier recueil présenté (publié en 1913), Tsvetaeva livre d'emblée une des clés essentielles de son œuvre : « Pour écrire existe. Mes vers sont un journal intime. » Et de fait, dans ses « Poésies de jeunesse », déjà, elle argue, comme l'avait relevé Ève Malleret, d'une « série de mots négatifs », son « non fondamental », s'opposant de tout son être à ce qui l'empêcherait de s'incarner pleinement dans son œuvre. Ce poème du 3 mai 1915 traduit par Véronique Lossky montre bien comment elle déploie son si singulier théâtre amoureux (voir en Prolonger l'entièreté du poème pour en saisir la dramaturgie, la véritable intrigue qui l'anime de bout en bout) :

*Il me plaît que vous soyez malade, non de moi
Il me plaît d'être malade, non de vous
Et que jamais le lourd globe terrestre
Ne s'enfuie sous nos pas hésitants.
[...]*

*Merci de tout cœur et avec mes deux mains
De m'aimer tant sans le savoir. Merci
Pour le calme de mes nuits. Merci de venir
Si rarement me voir au crépuscule.*

*Merci pour nos non-promenades au clair de lune,
Pour le soleil brillant non au-dessus de nos têtes,
Merci d'être malade, hélas, non de moi
Et que je sois malade, hélas, non de vous.*

En tant qu'artiste, Tsvetaeva s'est construite tout entière dans le refus idéaliste de l'imperfection du monde, qui est la marque des grands mouvements du vieux continent issus du romantisme jusqu'à l'expressionnisme. C'est ce solipsisme qui éclate dans un extrait de lettre à son ami Bakhrach : « *Cette étroitesse m'a toujours étouffée : aimez le monde en moi, non pas moi dans le monde.* » Loin de céder à tout artifice et à toute illusion de l'art pour l'art, le génie de Tsvetaeva est d'avoir su exacerber ses pensées intimes comme une fin en soi, de toute la force de son expressionnisme créatif. « *Marina doit s'appeler "le monde" et non le monde "Marina"* », ajoute-t-elle dans son adresse amoureuse.

C'est là son fameux « maximalisme » : pour Tsvetaeva, la vie est une fin en soi, c'est elle, appropriée au plus intime, qui pose les seules questions qui soient. La marche du monde, l'histoire, ce sont des lignes que l'on traverse, des fronts où on livre bataille qui, non seulement ne font pas forcément sens, mais peuvent mener au désastre d'une vie. Orientée de la sorte, liée au destin tragique de son élu de cœur, son mari **Sergueï Efron**, il n'y avait pas d'autre issue pour elle à cette histoire, de la Russie impériale à l'URSS, que de s'en extraire brutalement, à force de privations, à bout de forces, le 31 août 1941, ne laissant d'autre dernière volonté que son œuvre.

Sur la table d'orientation de Marina

Dans une de ses **études** sur Tsvetaeva, Véronique Lossky avait évoqué sa « *maîtrise verbale qu'aucune traduction ne peut espérer jamais rendre en français* ». « *C'est d'ailleurs, assurait-elle, la principale raison pour laquelle on a découvert sa prose avant ses vers en France.* » De par sa naissance à Paris dans une famille de la première émigration, le russe est donc la langue maternelle de Véronique Lossky. Et c'est au bout d'un long cheminement avec l'œuvre de Tsvetaeva qu'elle en livre une traduction, c'est-à-dire une voix dans une autre langue qui est devenue la sienne, le français.

Le second tome de *Poésie lyrique* qu'elle a conçu couvre vingt années de création de Marina Tsvetaeva, vingt années d'exil de 1921 à son retour en URSS en 1941. Après la guerre civile engendrée par la révolution d'Octobre, c'est par « non-choix » qu'elle quitte la Russie pour rejoindre Sergueï qui s'est réfugié à Prague après la défaite de l'Armée blanche dans laquelle il avait combattu (par serment et sans illusion) en tant qu'élève-officier de l'armée tsariste. Ces « poèmes de maturité » s'ouvrent sur un nouveau livre, *Le Métier*, que Tsvetaeva publie en 1923 lors de son bref séjour à Berlin (y figurait *Congères* qu'elle a dédié à Ilya Ehrenbourg). C'est à Paris que paraît en 1928 l'important recueil *Après la Russie*, où figure notamment l'extraordinaire poème *Tentative de jalousie* (voir en Prolonger). Mais on peut lire aussi bien celui-ci, dont voici l'ouverture, du 15 janvier 1925 :

*Alors, ma muse, toujours vivante ?
Le prisonnier cogne ainsi dans l'ouïe
Du voisin : doigt dans le trou creusé.
Alors, ma muse ! Encore longtemps
Voisines, avec nos cœurs mêlés
Aux coups, aux murs de prisons !*

Tsvetaeva va passer quatorze années de son exil en France (d'où s'éploie, à l'été 1926, l'intense *Correspondance à trois* avec Pasternak et Rilke). Les divers poèmes qui ont pu être collectés sur ses derniers « Lieux de vie » (en France de 1925 à 1939 et URSS pour finir) sont rassemblés en fin d'ouvrage, le cycle de poèmes consacré à la Tchécoslovaquie (en 1937-1939) étant présenté à part.

[[lire_aussi]]

Au milieu des tempêtes de sa vie, dues tant aux misères du quotidien qu'à la sombre déréliction où plongeait l'histoire, seule a résisté la table de travail que chérissait par-dessus tout Tsvetaeva. C'est qu'elle y gagnait à coup sûr à la vitesse de son verbe un espace qu'elle avait conquis. Toute cette existence tissée de relations intensément désirées (Mandelstam est un de ses premiers engouements) peut être d'ailleurs perçue en une scène, rapportée dans sa *Prose autobiographique*, à Berlin avec **Andrei Biély**, où si

attachée à l'« esprit captif », la folie de l'auteur de *Pétersbourg*, elle lui saisit fugitivement la main « afin de le retenir sur cette terre ».

Mais c'est dans la section de ce second tome de *Poésie lyrique* consacrée aux poètes qu'elle aimait ou admirait (Essenine, Pouchkine, son ami poète et peintre Maximilien Volochine...) que l'on trouve son « ennemi chéri », le poète de la Révolution **Vladimir Maïakovski**, avec qui elle a entretenu (toujours par « non-choix ») la plus intense correspondance poétique. C'est leur art de la versification rythmique, où tout s'entend en réseau d'assonances et de rimes, qui a durablement bousculé la strophe de la poésie classique russe. Tous deux sont de ces poètes qui, même quand on les lit sur la page, demandent expressément qu'on les écoute :

*Défilé de la route et rouillée – ma voix rauque
Rouge sang et sel vif de mes larmes,
Je reconnais l'amour à la faille
Non, à la trille...*

Tout au long de mon corps !

(Tsvetaeva, *Après la Russie*, poème du 29 novembre 1924)

Et semblable sera, à tous deux, leur ultime appel :

*Ennemi chéri,
Il n'y a plus en ce bas monde
De nouvelles barques d'amour.*
(Tsvetaeva, poème de 1930)

[media_asset]

eyJtZWRpYSI6eyJpZCI6IjU2NmZkZWU3MjRkZTNkMj

Marina Tsvetaeva, *Poésie lyrique (1912-1941)*, édition bilingue, traduction, préface, annotation de Véronique Lossky. **Éditions des Syrtes**, 2015.

Tome 1, « Poèmes de Russie (1912-1920) », avec une présentation de Georges Nivat, 920 pages, 20 €

Tome 2, « Poèmes de maturité (1921-1941) », avec un texte de Tatiana Victoroff, 822 pages, 20 €

Voir aussi sur son blog cet article de Dominique Conil : « **La mort de Marina Tsvetaeva (sans impassibilité)** ».

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Directeur éditorial : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 28 501,20€

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Gérard Cicurel, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 28 501,20€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.